

LANZA DEL VASTO

LES QUATRE  
FLÉAUX



DENOËL

NUC-1961

" ✓ "  
LANZA DEL VASTO, *Joseph Jean-*

LES  
QUATRE  
FLÉAUX

1959

ÉDITIONS DENOËL  
19, rue Amélie, Paris-7<sup>e</sup>

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :  
QUINZE EXEMPLAIRES SUR VÉLIN  
PUR FIL LAFUMA NAVARRE, DONT  
DIX NUMÉROTÉS DE 1 A 10, ET  
CINQ, HORS COMMERCE, MARQUÉS  
DE A A E,

ET CINQUANTE EXEMPLAIRES SUR  
ALFA DES PAPETERIES D'AVIGNON,  
DONT QUARANTE NUMÉROTÉS DE  
11 A 50, ET DIX, HORS COMMERCE,  
MARQUÉS DE F A O, LE TOUT  
CONSTITUANT L'ÉDITION ORIGINALE.

*Couverture* : Tapisserie de l'Apocalypse (fin XIV<sup>e</sup> siècle). Invasion  
des Démons sous forme de Grenouilles (Château du Roi René, Angers).

© by Editions Denoël, Paris, 1959.

*Vous dites : Prophète, ne prophétise pas!  
Voyant, ne vois pas! Dis-nous plutôt des  
choses agréables.*

*Elie.*

aspects du jeu : l'Hostilité, le goût de la complication oiseuse, l'air d'une affaire excessivement sérieuse.

Le caractère d'hostilité n'est pas exclu même des ébrouements les plus ingénus. Le chevreau essaie ses cornes, le chat ses griffes, le chiot ses dents, l'enfant ses poings; et son jeu préféré, c'est de casser ses jouets. L'ébrouement le plus complet de l'homme, c'est le jeu cruel de la chasse. Les jeux figuratifs marquent une certaine révolte, un certain refus du réel, une fuite qui est la forme négative de la lutte; quand ils ne figurent pas des batailles et des supplices. Aucun jeu ne dispose à la charité, à la bienveillance, pas même le jeu de la poupée quand il penche les fronts bouclés en des attitudes attendrissantes.

## 6. DES JEUX DE HASARD.

Il est enfin une quatrième espèce de jeu : *les Jeux de Hasard*, qui ne sont pas innocents du tout. Là, le joueur prend plaisir à voir l'inégalité naturelle des joueurs remplacée par l'injustice du sort, l'effort ou le talent par le risque.

Un dernier caractère du jeu se révèle ainsi : *le Plaisir de l'Injustice*.

Il n'est donc pas surprenant qu'on puisse appeler *méchant* celui qui joue sans cesse. Le jeu est propre à développer en lui l'excitation des sens, la distraction, l'attrait de l'extérieur, le goût du faux, l'injustice et l'agressivité, tous les traits de la malice, sous le couvert de l'innocence.

## 7. DU JEU ET DU TRAVAIL.

Le jeu est une détente comme le repos, mais c'est un repos à rebours, car la détente se produit dans l'excitation et l'excès d'activité; si bien que le délassement comme le travail aboutit le plus souvent à la fatigue.

Le jeu, comme le travail, est une activité. Avec, comme lui, son but et ses règles. Mais c'est un travail à rebours. Car le but du travail est de produire quelque objet ou résultat utile, tandis que le jeu ne produit rien et que le but du jeu n'est que de permettre le jeu.

Le but du jeu est nul en soi : c'est de jeter telle balle dans tel

trou, de prendre ou d'arrêter tel pion, de ramasser ou de jeter toutes les cartes...

La loi du travail, c'est d'atteindre le but le plus désirable dans le temps le plus bref et par le moindre effort. La loi du jeu, c'est d'interposer le plus grand nombre d'obstacles, de demander les plus grands efforts pour un but insignifiant et nul.

Quand le travail met en œuvre plusieurs travailleurs, la loi du travail demande qu'ils collaborent, l'un apportant la poutre que l'autre place, l'un soutenant la pièce que l'autre équarrit ou martèle. Si bien que la division du travail fait l'union des travailleurs. Mais quand le jeu met en jeu plusieurs joueurs, la loi du jeu leur impose de s'empêcher les uns les autres d'atteindre le but. Et s'il s'agit d'un jeu solitaire, la loi du jeu servira à elle seule d'adversaire tenace et prévoyant.

Si les jeux sont le contrepoison des soucis et des affaires, ils redoublent l'empoisonnement chaque fois qu'à l'excitation du jeu ils ajoutent le stimulant du profit.

On mesure la noblesse d'un jeu à sa gratuité. Ainsi les échecs où le gain n'a aucune place, les cartes où le gain est pour moitié, les dés où le gain et la perte font tout le jeu. Il arrive qu'à la limite il n'y ait plus de jeu du tout, comme à la roulette. Si les jeux réglés sont de faux travaux et des arts creux, les Jeux de Hasard sont de faux jeux et une double feinte (il est possible d'atteindre à une troisième falsification en trichant...).

Celui qui se livre aux jeux de hasard n'exerce aucune sorte de force ou de talent. Il y dessèche toutes les ressources du corps, du cœur et de l'esprit. C'est donc la plus stérile et folle espèce de jeux.

## 8. DU JEU ET DE LA GUERRE.

Si le jeu est souvent un faux travail, absorbant autant qu'improductif, il faut dire que la plupart des travaux et des métiers, et singulièrement les plus honorifiques et lucratifs, sont de faux jeux, sans innocence et sans gaité.

Le premier de ces jeux, le plus hasardeux, le plus glorieux, sinon le plus profitable pour ceux qui s'y adonnent, c'est incontestablement la guerre et le métier des armes.

De même que les jeux sont des simulacres de combat, de même la guerre est un faux jeu. Par *faux* j'entends qu'on la prend parfois pour une œuvre utile et en attend des résultats heureux.

Que la guerre soit un jeu plus exaltant que la chasse, plus intrigant que les échecs, nos aïeux le savaient, mais les gens d'aujourd'hui l'ont oublié.

Ceux qui n'y trouvent point leur plaisir se sont appliqués à lui découvrir des causes raisonnables et n'ont pas manqué d'en trouver dans les « besoins économiques des peuples ».

Et, de fait, aux temps où la victoire comportait la réduction en esclavage des vaincus et la distribution du butin, des femmes et des terres aux soldats et aux citoyens du peuple vainqueur, la guerre se présentait (si l'on néglige le risque des revers) comme une entreprise économique irréprochable.

Du moins à première vue, car Rome, qui de la sorte avait conquis le monde, s'y perdit elle-même entièrement, puisque ses fils laissèrent leurs os dans des expéditions lointaines pendant que des esclaves affranchis ou des mercenaires barbares occupaient leur place au Forum et au Palatin.

Mais dès que la brutalité militaire se combine à la prudence civile et aux scrupules juridiques, la guerre devient une opération déficitaire. Angels, dans son étude célèbre intitulée *La Grande Illusion*, démontre par les chiffres que les guerres d'aujourd'hui se font surtout au grand détriment des vainqueurs, et que toute annexion, voire une occupation coloniale, va à la charge plutôt qu'à l'avantage des nations.

Il est étrange qu'on ait si rarement remarqué que l'agrandissement d'un Etat n'apporte aucun profit aux citoyens qui le composent, sans quoi les citoyens des petits Etats comme la Suisse ou la Suède seraient les plus déshérités des hommes; quant à ceux de la République de Saint-Marin, ils se débattraient dans les affres de la suffocation perpétuelle, tandis que les sujets d'un grand Etat comme la Russie, la Chine ou l'Inde respireraient l'abondance et la splendeur.

Si donc les peuples encore aujourd'hui s'acharnent à élargir leurs frontières, ce n'est pas qu'ils cherchent leur intérêt, mais qu'ils s'intéressent au jeu. Tout jeu comporte un but conventionnel, par exemple de jeter cette balle dans ce trou. Les héros qui sont parvenus à élargir les frontières de leurs pays en éprouvent une satisfaction comparable à celle d'une équipe d'athlètes qui a réussi à jeter la balle dans le trou. Cette satisfaction et le bruit des applaudissements leur fait oublier qu'ils n'ont rien fait de bon et que tout le gain, c'est qu'une balle a gagné un trou.

Non qu'on fasse la guerre pour le plaisir et de façon désintéressée. On s'y précipite plutôt avec de furieuses ambitions (d'ailleurs pué-

riles et toujours déçues), après des calculs retors (et d'ailleurs absurdes). Les clients des tripots vont de même à leur ruine non par générosité mais par folle convoitise du gain.

Mais ce jeu est un vice. La guerre, c'est le Grand Vice Public qui consiste à jouer avec le sang des hommes.

Rien d'aussi sérieux que la faim n'explique la guerre. Sans quoi les peuples les plus affamés, les Hindous par exemple, ne seraient pas aussi les plus pacifiques, alors que ceux qui préparent et déclenchent les guerres mondiales sont les plus riches de tous, si grassement pourvus de terres, d'or, d'industries, qu'ils semblent plutôt déverser leur trop-plein que chercher de nouvelles ressources.

Rien d'aussi raisonnable que le besoin ne cause la guerre. Le travail y suffit. Il y a toujours au besoin des accommodements plus expédients et plus sûrs que la fortune des armes.

Ce n'est pas le besoin qui est cause de la guerre, mais l'Abus : la prétention de dépasser l'autre, le goût d'écraser le semblable, le tort d'avoir trop qui fait qu'on perd le sens des limites et tombe dans la fureur d'avoir plus, la rage d'avoir raison. Tout cela n'est pas nécessité, mais excitation de l'excès : folie du jeu.

Rien d'aussi naturel que la haine n'est cause de la guerre. Les ennemis héréditaires peuvent fort bien s'estimer et s'admirer, comme c'était de règle autrefois, ou s'ignorer tout à fait avant d'aller s'étreindre et mêler leurs sangs sur le champ de bataille. La haine n'est jamais que la conséquence des atrocités de la guerre. Et elle affecte surtout ceux qui ne combattent pas.

Il ne faut pas croire non plus que l'amour de la Patrie soit nécessairement ce qui anime les combattants, ou le sens du devoir ou l'esprit de sacrifice; les plus acharnés et valeureux sont parfois des mercenaires indifférents à la cause qu'ils servent. Non, c'est l'entraînement du jeu.

On ne s'étonnera jamais assez de voir d'honnêtes jeunes gens, de bons pères de famille, des paroissiens pieux et charitables, sitôt revêtus d'un uniforme, se livrer à toutes sortes de meurtres et de dévastations avec une complaisance tranquille. Que s'est-il passé pour expliquer un tel renversement? La suspension de conscience qui est le fait du joueur.

A des enfants qui jouent au train sur quatre chaises en file, montrez que les chaises sont des chaises, que leurs pieds ne sont pas des roues, que le plancher n'est pas un rail; ils vous concéderont vos chaises, monteront dans leur train et partiront à toute vapeur après avoir sifflé. De même un soldat, s'il réfléchit, reconnaît bien que l'ennemi est un homme comme lui, un bon homme qui

pense à ses enfants et regrette sa maison; car c'est aussi facile que de voir qu'une chaise est une chaise. Cependant, dès que ce brave homme paraît à l'horizon, il le vise comme la pipe à la foire. Avant de l'abattre il l'a vidé de son humanité, comme le jeu l'exige.

Ainsi se perpètrent tant de crimes frais et joyeux sans qu'il se trouve de criminels. Les chefs agissent au nom du peuple aveugle et des lois automatiques. Le peuple agit sous les ordres des chefs. Le responsable, quel est-il? Le responsable, c'est la Grande Irresponsabilité systématique et l'inconscience volontaire des joueurs.

## 9. DU JEU DE LA POLITIQUE.

Je ne parlerai pas des Diplomates qui sont les aimables et sournois guerriers des temps de paix, les joueurs de cartes et d'échecs publics, ni de leurs frères clandestins les espions, tricheurs patentés, et passerai à la seconde espèce de faux jeux, à ce grand jeu de société qui s'appelle la Politique.

Au temps des Rois, il était réservé à une compagnie fermée particulièrement pétulante et corrompue, la Cour. C'était le concours aux charges, aux prébendes, aux sinécures, aux titres, aux pensions. On s'y poussait par la flatterie, la calomnie, les cabales et les intrigues galantes.

Aujourd'hui que la rue est entrée dans la Cour et que la foule est devenue souveraine, le privilège de cette pétulance et corruption s'est répandu partout. Le masque de la politesse et l'élégance de surface sont tombés, mais l'hypocrisie non. Le mensonge s'est fait plus insolent, plus grossière la flagornerie, à cause de la vulgarité du Nouveau Tyran. L'ambition, la jalousie, l'envie se sont multipliées avec le nombre.

La Politique est maintenant un jeu réglé auquel s'entraînent des équipes qu'on nomme partis et qu'on désigne par une couleur ou par la place qu'elles occupent dans le cirque où elles sont aux prises.

Pendant ce temps, les spectateurs par millions — les nations entières — trépignent, hurlent, huent, parient, doublent la mise sur leurs favoris et sur les gagnants probables. Les chassés-croisés de l'opinion échauffent les cervelles. Les crânes bourrés éclatent. L'agitation secoue la ville et démange même les campagnes, a troublé l'usine et l'atelier, a divisé les maisons, gratté jusqu'au sang les vieilles rancœurs, farci les âmes simples de préjugés factices et de haines artificielles. C'est à peine si la guerre peut, au dernier

moment, opérer l'Union Sacrée, union qui consiste à les détourner vers une exécution commune, à les piquer à une autre forme de divertissement.

## 10. DU JEU ET DU COMMERCE.

La troisième espèce de faux jeux est connue sous le nom de Commerce. Et le plus expéditif et concentré est sans doute le commerce des valeurs, la spéculation boursière, qui ne se distingue en rien des jeux de hasard, de ceux où l'on joue l'honneur de sa femme et l'héritage de ses enfants. Cette activité consiste à produire crises, krachs, faillites et à prospérer grâce à la ruine d'autrui.

Mais tout Marchand, jusqu'à un certain point, spéculé sur la valeur, puisque entre le coût, mesure de la peine qu'on prend à produire une marchandise, et le prix, mesure du désir de la posséder, subsiste une tension variable qui est le ressort de toute la circulation commerciale. Sans introduire aucune nouvelle richesse au monde, le marchand tire la sienne de l'échange. Il joue avec le fruit du travail des autres.

Le faux jeu du commerce recouvre d'ailleurs un vrai travail : le transport et la distribution des produits. Mais ce travail utile et la juste et modeste rétribution de ce travail intéressent si peu le Commerçant qu'il les remet le plus souvent à d'autres pour se livrer aux astucieuses combinaisons qui lui vaudront la *fortune* (mot qui signifie *hasard* et suppose que c'est bien au *jeu* qu'on la gagne).

Le Commerçant dira qu'il travaille, que de l'aube au soir il s'occupe, se préoccupe et se décarcasse. Mais le coureur aussi se donne à faire plus que le foulon et le joueur de balle plus que le laboureur.

Le Commerçant, selon la Loi du Jeu et contrairement à la Loi du Travail, agit contre tous les autres commerçants. Le jeu consiste à fournir plus vite à des prix plus bas une denrée de meilleur aspect; et à gagner ainsi une course qui, de fait, s'appelle Concurrency.

En multipliant les contacts humains, les apports étrangers, en favorisant les plaisirs, les commodités, les curiosités, le Commerce est un faiseur actif de civilisation. Du moins d'un certain genre de civilisation dont nous sommes tentés de croire qu'il est le seul, attendu que c'est le nôtre, comme il fut celui de la Grèce ancienne et de l'Italie de la Renaissance. Civilisations profanes et extérieures,

vite écloses et vite pourries; et qui s'opposent aux mystérieuses et millénaires cultures de la Chine, de l'Inde, de l'Égypte, fondées non sur le jeu, mais sur le Rite.

Le Commerce suppose, apporte la liberté et la développe. Ne nous y trompons pas : il s'agit de libre jeu, non point de libre arbitre; et moins encore de Délivrance comme l'entendent les Sages et les Saints. Liberté d'entreprise parce que, sans elle, le Commerce ne pourrait pas respirer. Liberté des mœurs, parce que les mœurs sobres et sévères le gênent, tandis que les relâchées le mettent à l'aise. Liberté de pensée et tolérance, parce que la pensée est indifférente au Commerçant, parce qu'il ignore l'absolu et veut l'ignorer, parce qu'il n'a que faire de la Vérité, mais qu'il aime les vérités, le choc et le jeu des vérités contraires. C'est pourquoi toutes les civilisations commerciales bafouent et sapent les révélations de la Foi, mais tiennent pour sacrée l'opinion d'un chacun.

Le Commerce s'accompagne parfois d'une riche floraison artistique, pourvu que les Arts qu'il favorise fournissent des objets de haut prix à vendre et un divertissement de plus, et qu'ils oublient leur dignité originelle et fondamentale, leur valeur magique prophétique et rituelle. Le Commerce est un facteur actif de corruption, et le développement de l'un ne va jamais sans l'aggravation de l'autre, car il introduit partout le poison de la rivalité, la falsification des produits et des valeurs, la fièvre de l'agitation, l'étalage et monnayage de toutes choses et la prostitution des consciences.

Le Commerce, surtout dans les périodes troubles (celles où il prospère le mieux), enrichit au hasard et tout à coup tant de gens vulgaires, incultes et stupides, que les cadres de la haute société qu'ils ont forcés s'effondrent et qu'ils s'emparent de tous les postes de commandement. Or, à la différence du Roi, du Prêtre, du Noble, l'enrichi n'a reçu aucune consécration, fût-elle conventionnelle, ne jouit d'aucun prestige, fût-il mal fondé, ne possède aucune autorité, aucune préparation à la préséance, si bien que le peuple reste sans direction. Nul ne sert l'enrichi par devoir, ni ne lui obéit par respect ou confiance, ni ne l'imite parce qu'il l'admire et l'aime. Il ne peut régner que par la corruption.

Le Commerce détruit les liens terrestres et charnels de l'homme, détruit les groupes organiques et naturels où il avait ses racines : ferme paternelle, paroisse, corporation. Le tourbillon des affaires moud les peuples, les réduit en foules où chacun se pousse au milieu des autres en les ignorant, comme le poisson des hauts-fonds à la recherche de sa proie.

Le Commerce connaît le vieil adage qu'il faut diviser pour régner. Il instaure le Régime de la Séparation. Il s'applique à mettre un abîme entre celui qui produit la denrée et celui qui la consomme, abîme qu'il est seul à pouvoir franchir, de sorte qu'il fait presque figure de bienfaiteur et de sauveur. Le maître de la Foire se livre à des tours de passe-passe admirables, nous raflant sous le nez les objets les plus communs pour nous en présenter d'autres à la place, exotiques et merveilleusement emballés. Grâce à ses prévenances, on achète sur une plage de Bretagne du poisson arrivé plus que frais de Paris; dans un village de Brie, à dix pas de l'étable, on ouvre une boîte de lait condensé en provenance du Canada.

On pourrait croire que des manigances aussi compliquées sont de l'ordre du superflu; mais il suffit d'une crise (qui d'ailleurs ne manque jamais d'arriver) pour qu'on s'aperçoive qu'elles sont devenues indispensables et que notre vie en dépend. L'homme ne se nourrit pas que de pain. Dès qu'il s'est acquis de l'intelligence, il apprend à jouer et à se nourrir de son jeu.

Le Commerce s'évertue à décorer, à déguiser, puis à dénaturer et à falsifier les produits. A quoi l'on reconnaît un trait ordinaire des joueurs : le mépris du réel, le goût des subterfuges et des travestissements.

Sous couleur de doter la marchandise d'un aspect plus attrayant, d'en faciliter la préservation, le transport et le maniement, on la tripote jusqu'à la faire devenir tout autre, ou bien l'on prend tout autre chose pour représenter et remplacer le produit demandé. Ainsi sont apparues des matières de fantaisie : fer-blanc, tôle, chrome, nickel, béton, galalithe, celluloïd, intitulées : les fantaisies de la lésine, qui confèrent aux choses de ce siècle leur aspect plat, faux, vide, mesquin : splendeur des vérités nouvelles. L'invention des malicieux s'élève, dans ce domaine, à une manière de poésie burlesque : au point qu'on leur voit faire du saucisson avec du bois, de la crème avec de l'albumine de cheval, du café avec des figues pourries, de la soie avec du verre, de la laine avec du lait et même du beurre avec de l'air<sup>1</sup>. Avec du vrai bois, ils en font du faux. Ils font venir des poulets au pétrole et des veaux avec des ampoules, ils font pondre aux poules des œufs carrés prêts à l'expédition<sup>2</sup>. De même, ils font et contrefont l'opinion par la réclame

1. Ersatz allemand tiré de l'hydrogène, à consommer cru : mis à la poêle il retourne à sa nature et disparaît.

2. Œufs à coquille molle directement pondus dans la boîte (Amérique).

et la presse et ils en jouent à leur convenance. Le pays le plus prospère en trafics en est réduit à se nourrir de conserves en boîtes, promesse d'étiollement pour les générations. On gâte le sucre et le riz à les blanchir. On colore et parfume les boissons, je ne dis pas les alcools, mais les anodins sirops, bouillons et limonades, au moyen de poisons violents. Mais c'est tout gain pour le commerce; et doublement pour celui des produits chimiques et pharmaceutiques. On s'est attaqué au pain avec une insistance particulière : le seul pain que présentent les boutiques, je dis bien le pain blanc et doré, est à inscrire parmi les fraudes alimentaires les plus pernicieuses. Le pain vrai, celui dont nos aïeux tiraient leur force et sans doute quelque chose de leurs vertus, celui que le Christ rompait avec les siens en disant : c'est ma chair, le pain de vérité qui a la couleur de la terre, nous avons oublié jusqu'au souvenir de son goût. On s'est attaqué même à la terre : en la droguant d'engrais chimiques, on la force et l'épuise si bien qu'elle ne portera plus que des récoltes amoindries en substance et chargées de toxines inconnues. Et tandis qu'on essaie des méthodes d'exploitation toujours plus contraires au sens de la nature et aux traditions paysannes, le désert gagne tous les ans un peu plus sur les terres arables. Mais ce n'est rien encore puisque bientôt le négoce va substituer aux denrées agricoles, encombrantes et grossières au possible, des pilules nutritives « pratiques », « économiques », « hygiéniques » et « idéales », scientifiquement assaisonnées de vitamines.

Mais de toutes les viandes la plus creuse et, partant, la plus aventureusement avantageuse au Commerce, n'est-ce pas la Distraction ? L'homme ne se nourrit pas que de pain, vous le savez bien, ô gens d'affaires et, si vous êtes réalistes et voulez engraisser, donnez-lui du néant à manger, car c'est ce qu'il goûte le plus! Ne laissez pas bouche ouverte ces millions d'oisifs que les caprices de la fortune et le travail mécanisé ont jetés sur la place publique. Le public est un grand bébé, présentez-lui vos hochets. Il ne demande qu'à être attiré, il n'a rien de mieux à faire que de se perdre, rien de plus pressé que de se fuir. Etre distrait, c'est être comme en n'étant pas, c'est se soulager de son être, c'est aller à la dissipation, à la dispersion, au rien. Belzébuth, le Roi-des-mouches, le sait, qui règne sur la foule et sur l'homme vulgaire. Et vous, puisque vous avez mieux que les autres mordu à la « Connaissance », jouez donc à les faire jouer et tournez à votre avantage cette plaisante débâcle! Circonvenez le passant de placards colorés, de lumières intermittentes et de bruits étourdissants, de

miroirs et de vitrines. Dès que vous avez accroché son regard, lotissez-le d'un article brillant, il ne regarde plus au prix car la distraction dispose à la dépense. Pour lui c'est une fantaisie, un colifichet, une babiole; pour vous, des espèces sonnantes. Entraînez-le dans un bar où la musique sucrée, saccharinée ou droguée aide à faire avaler les alcools et les alcools à faire avaler la musique; et le tout, à faire couler les sous dans votre caisse. Le théâtre, le roman, les boîtes de nuit, le café beuglant, le bal-musette, le moulin des Folies, le cinéma, les illustrés, la radio lâchée à tous les étages dans toutes les maisons, produisent et reproduisent de la distraction, et même quand c'est à bon marché, le marché est toujours bon pour vous. C'est aussi le principal office de la Grande Presse, pour laquelle des forêts entières sont broyées en pâte à papier.

Préparez-vous aux triomphes des Foires Internationales et, ce jour-là, érigez des tours-eiffels, monuments vides, en l'honneur de la distraction, afin que cette déesse vous soit toujours propice.

Ne méprisez pas l'élégance et soupesez la vanité, qui n'est pas vaine du tout pour l'amuseur industriel : les chiffons, les fards, les parfums, la boucle des cheveux, les bijoux vrais ou faux, même les boutons sont affaires importantes.

Etablissez des loteries et des enchères pour être les plus-que-gagnants à tous les coups. N'oubliez pas les Courses où les fortunes tournent et se défont de façon exemplaire. Mais surtout, encouragez de toutes vos forces ce que, d'un vieux mot français dûment barbarisé, l'on appelle aujourd'hui les *Sports*. Approuvez avec emphase tous les discours où l'on soutient que les sports profitent à la santé de la nation, voire même à l'éducation de la jeunesse, et tâchez au moins d'en profiter vous-même. C'est le signe d'une des plaies du siècle. C'en est la drogue, mais l'abus de la drogue est à son tour une plaie.

La plaie dont les Sports sont le signe, c'est la dégradation du travail. C'est parce qu'il n'y a plus aucune joie dans le travail que les jeux sont à ce point exaltés. Les sports furent inventés par une classe de privilégiés pour parer à la dégénérescence corporelle qui menace les oisifs. Si certains d'entre eux, comme le ballon, le cycle et la boxe, ont pris l'aspect d'une passion populaire, c'est que le travail manuel lui-même est mutilé par l'usine, l'intellect vidé par la routine des bureaux.

Quant aux sports pratiqués par des professionnels, brutes célébrées comme des héros et des modèles, ils se réduisent pour le peuple à une occupation sédentaire, à un échauffement agressif sur

## 14. DE LA VITESSE.

Le principal but du « Progrès », c'est l'accélération toujours croissante des communications et des transports. C'est là un de ces buts comme peuvent s'en proposer des joueurs, buts insignifiants et nuls, balles jetées dans des trous, buts bons tout au plus à permettre le jeu; et, de fait, la vitesse obtenue sert au développement du Commerce, à part quoi elle ne sert à rien ni à personne.

La preuve en est vite faite : les pays où l'on prend les plus grandes peines, s'expose aux plus grands risques, se livre aux plus lourdes dépenses pour se procurer des machines rapides, afin de gagner du temps, sont ceux où tout le monde est toujours en hâte et en retard, où les gens hagards et comme traqués vous disent : nous n'avons pas le temps. Ils ont l'air de ne pas savoir ce qui leur arrive. Cela n'est pourtant pas difficile à comprendre : le temps, la vitesse ne sont pas des objets, des richesses qu'on puisse accumuler ni surtout posséder en commun. Le temps est une mesure, un rapport, et d'une réalité relative : si je possède une voiture et gagne du temps, ce ne peut être que par rapport à ceux qui vont à pied. Si tous montent dans des voitures, je ne gagne plus rien. Quand l'ensemble des trafics est accéléré, celui qui marche à une allure normale a les jambes coupées. Loin de gagner du temps, l'accélération générale raccourcit le temps, sans parler de tout le temps perdu à forger et raccommoder les machines-à-rattraper-le-temps.

Il est un conte d'Andersen qui nous amusa quand nous étions enfants et qui pourrait aujourd'hui nous instruire : l'histoire de l'enfant à qui la méchante fée avait apporté son cadeau. Elle lui avait mis en main la pelote-du-fil-de-son-temps; admirable jouet dont la possession le faisait presque l'égal des dieux. Chaque fois qu'il avait faim ou sommeil, il n'avait qu'à tirer sur le fil du temps et il se trouvait à table ou au lit. Chaque fois qu'il éprouvait un malaise, il tirait et cela passait. Chaque fois qu'il avait un désir ou une curiosité, il tirait et cela venait. Il tira pour s'amuser sur les années d'enfance et pour éviter le fouet, la grammaire et le calcul. Il tira furieusement, jeune homme, sur ses langueurs amoureuses et sur ses peines de cœur. Il tira ferme sur les tracas de l'homme mûr et sur l'embarras des affaires; et puis il tira de plus en plus vite à mesure que les plaisirs devenaient plus rares.

La grande et terrible chose s'est opérée sans éclat, presque sans déploiement de forces. En faisant miroiter des verroteries à leurs yeux, en bernant leur simplicité, en les apprivoisant par des promesses, en leur inoculant le goût de l'alcool, en les excitant à se battre entre eux, les puissances mercantiles ont achevé la désagrégation des peuples<sup>1</sup>.

Voilà comment l'une des cinq grandes Races de l'Humanité, la Rouge, trop avisée pour se laisser séduire, trop noble pour se rendre, a été presque totalement exterminée. Une autre, la Noire, demeure à peu près partout asservie et piétinée. La troisième, la Jaune, fortement entamée, a réagi et répondu par une implacable haine. Et la quatrième, la Brune, prend le même chemin. Ces deux dernières bientôt, les autres un jour, se débarrasseront de leurs oppresseurs, mais guériront-elles de la contamination ? Car la haine aussi est un avilissement. Et si cette haine leur fait adopter contre leurs ennemis les techniques qu'ils ont prises d'eux, l'avilissement par la technique, pourront-ils s'en débarrasser ?

Le penseur chrétien déjà cité en arrive à se demander si toute notre technique n'est pas, dans un certain sens, technique d'avilissement; et il lui apparaît qu'elle ne peut manquer de l'être pour tous ceux qui profitent de ses facilités sans se trouver en état de la comprendre et, par là, de s'élever à sa hauteur. S'il y a quelque chose de vrai dans cette remarque, on saisit pourquoi la technocratie (et les philosophies négatives qui en sont la base) se montrent plus corrosives encore pour les races qui ne peuvent que les subir passivement ou se rendre abjectes et ridicules en les singeant.

Mais la remarque ne va pas assez loin, car l'emprise de la technique avilit aussi, de façon plus secrète et d'autant plus réelle, les gens les mieux capables d'en adopter l'esprit, puisqu'elle est par elle-même, comme nous l'avons prouvé, une subversion de l'Esprit, un avilissement de l'Originelle Connaissance et de l'Antique Sagesse.

1. Si la religion chrétienne s'est répandue à la faveur de ces conquêtes, c'est que Dieu veille, c'est que des Saints se sont levés à contre-courant, c'est qu'enfin le « Diable porte pierre ». De même, la peu catholique conquête romaine a ouvert la voie aux Apôtres et préparé le Siège de Pierre. On le dit, pour justifier Rome par le contraire de Rome; mais si Rome n'avait pas existé, la parole de Dieu aurait trouvé d'autres voies. Et maintenant que les Empires coloniaux s'effondrent partout, on découvre, avec évidence, combien il aurait mieux valu, pour l'honneur du Christ et pour la pérennité de l'œuvre de conversion, que sa parole fût arrivée autrement aux peuples de couleur.

## 17. DU JEU LE PLUS SACRILÈGE.

Et c'est le lieu d'examiner le plus sacrilège des faux jeux, celui qui se cache sous le titre de Recherches de la Science Désintéressée.

Le désintéressement est le propre de l'homme de Dieu, de l'artiste inspiré, du héros, du bienfaiteur charitable, mais c'est aussi la marque du bon joueur en ce sens qu'il ne s'intéresse qu'à son jeu. Même celui qui joue à la roulette avec une passion dévorante est tout le contraire d'un avare.

Le désintéressement du chercheur coûte cher, plus que les nuits de Monte-Carlo.

L'enjeu n'est pas seulement de dollars par millions, mais de millions de vies, de la survivance de l'espèce et de la planète.

Mais la devinette est trop piquante pour sa curiosité. Les longs calculs, les patientes manipulations, les subites trouvailles qui sont les coups de chance du jeu solitaire se situent entre l'excitation ou les rêveries de la drogue et l'inspiration poétique. Le cercle magique du jeu tient toutes ses facultés suspendues et emprisonnées.

Un célèbre professeur de Göttingue, butant sur une racine carrée ou sur un cyclotron, tomba tout à plat dans la rue. Les passants se précipitèrent pour le relever. Mais il prit assez mal leur indiscretion : « Vous ne voyez donc pas que je réfléchis! » s'écria-t-il.

Hé! c'était pourtant évident, imbéciles que nous sommes! Nous aurions dû voir aussi, à ce grand patatras, dans quel sens allaient ces réflexions.

Les bouleversements cosmiques qui peuvent résulter de la découverte, le savant ne peut manquer de les voir, mais dans l'abstrait. S'il en reçoit un choc, il en est plutôt exalté qu'arrêté, vu l'agressivité instinctive, infantile, latente qui se soulage dans tout jeu. Autant pour le subconscient.

La conscience, le Diable se charge de l'assoupir en murmurant par les mille voix du monde : « La science est bonne en soi. La technique, d'aucun disent qu'elle est neutre, mais à vrai dire elle est toujours bonne, bonne pour le mal comme pour le bien. Toi tu es pur. Les applications de ta science, cela regarde ceux qui en usent. Attenteras-tu à leur liberté d'en user bien ou mal? Es-tu le gardien de ton frère? Toi tu es au-dessus de la mêlée, au-dessus du jugement. Tu as, comme les dieux, la vie et la mort dans la main. »

Cet ange de pureté a tout de même besoin de beaucoup d'argent. Appareils, installations, bibliothèques sont des jouets coûteux. Entre

Guerre qui s'appellera : Délivrance de tous les Travailleurs du Monde.

### 23. LE JEU DU DIABLE.

J'ai parlé du jeu et non pas des tricheurs, j'ai parlé des soldats et non pas des brigands, j'ai parlé des marchands et non pas des voleurs, non des faux monnayeurs mais des industriels, des hommes politiques et non pas des despotes.

Les grands maux que j'ai décrits ne viennent point des méchants, mais des honnêtes gens vivant selon les lois.

Ce sont eux et leurs lois qui font le jeu du Prince de ce Monde.

### 24. DU JEU DU MAL ET DU NÉANT.

L'étude du jeu n'est pas un jeu. C'est un grave travail de conscience, aux conséquences graves.

Le jeu est une duperie consciente et une vanité volontaire. Mais comment est-il possible de ne pas cesser de se tromper, dès qu'on sait qu'on se trompe ?

— Par les mille tours que voici, répond l'Esprit de Jeu, je réussis à créer cet impossible.

— Et pourquoi donc ?

— Parce que cela me plaît et parce que je me moque des Pourquoi!

Ainsi le Jeu se tient à la limite de l'Innocence et du Pêché.

Son innocence, c'est son ignorance du Bien et du Mal et son incapacité à l'un ou à l'autre, faute de prise sur le réel; c'est sa suspension dans le vide, sa distraction.

Mais la Distraction, c'est l'inversion de l'Esprit, arraché à la Vérité et tourné vers le Plaisir.

Ce serait donc le comble du Pêché, le pêché-contre-l'esprit, pour lequel il n'y a pas de rémission. Mais le poids d'une telle condamnation ne peut porter sur une billevesée.

La faute morale s'y annule parce que le jeu n'est rien.

Mais ce rien même, le Rien, c'est le Pêché dans sa pureté.

Car, dans le jeu, l'esprit, de propos délibéré, se détourne du vrai pour se vouer à l'illusion, de la plénitude pour se réjouir de la vanité, de Dieu pour se donner de cœur joie au néant.

Et tel est bien le « Pêché » : au-delà du bien et du mal, à la source du bien et du Mal, à l'origine de leur perpétuelle opposition, de notre chute et de nos luttes, oui, tel est le Pêché.

La morale aurait tort de mal juger le jeu, car le jeu ne mérite aucun jugement. Ce n'est pas un acte, mais une vacance entre deux actes, le soupir d'un moment perdu, un peu d'écume, une buée... Il est juste que l'on paye un bon prix pour un bon repas, mais pour l'odeur qui se dégage du soupirail de la cuisine, non, si bonne qu'elle soit. Et devant nul tribunal humain ou divin je n'aurai à répondre du rêve de la nuit passée, si mauvais soit-il.

Nul ne peut récuser ici l'alibi du néant.

Mais comment s'appelle le *néant quand il engloutit l'être ?*

Il s'appelle le *Mal*.

Et la plus grave conséquence à tirer de l'étude du jeu, c'est de constater que, si le jeu renverse à plaisir les images du monde et les manipule sans souci de vérité, ce monde à son tour (non la création de Dieu, mais la Babel des hommes), ce « monde » imite les allures du jeu et se livre aux mêmes renversements et manipulations pour les mêmes fins d'excitation, de caprice et de plaisir; et c'est ainsi qu'il se presse vers le néant.

C'est ainsi que les fêtes et les gloires de ce monde revêtent si facilement l'image de la Danse Macabre, qui est l'illustration la plus propre au titre de ce livre.

## 25. NOTE COMPLÉMENTAIRE SUR LE TRAVAIL.

*Par le travail l'infirmité native de l'homme devient sa force. L'infirmité de l'homme c'est de ne pas trouver sur la terre sa subsistance, à la différence des autres animaux, il y doit pourvoir par le travail; et sa double infirmité, c'est de n'y pas suffire seul, ses besoins excédant son industrie. Il doit donc s'unir à d'autres pour le travail et de cette union vient sa force, viennent tous ses biens, et de tous ses biens le meilleur est l'union même.*

*L'homme connaît deux autres mobiles à l'union : la contrainte de la défense et l'attrait de l'amour. Mais si la Défense scelle l'union d'un groupe humain, c'est contre d'autres groupes, union faite d'une haine commune et qui sépare et déchire au moins autant qu'elle unit. L'Attrait de l'Amour se fonde sur le côté le plus variable de l'homme : le sentiment, et peut à toute heure tourner à son contraire. De nature l'amour n'est capable de rayonnement que sur un champ limité comme celui de la*

## 2. COMMENT LA POSSESSION ENGENDRE LA MISÈRE.

La possession, étant chose de raison, se pose avec une valeur générale, mais cette raison faisant suite à la Chute, la Possession généralise son contraire : la Misère.

La Misère et l'Opulence sont le revers et l'avvers de la même monnaie.

En fait posséder veut dire exclure, ou bien ne veut rien dire du tout.

Et nul traité d'Economie ou de Philosophie n'explique et ne démontre mieux la nature de la Possession qu'une planche clouée portant ces simples mots : *Propriété privée, défense d'entrer.*

Même si la nature fournissait à tous les besoins de tous, la crainte-de-manquer qui est vague et sans limites, poussant chacun à l'accumulation illimitée, finirait toujours par instaurer le manque et justifier la crainte, par un cercle vicieux.

C'est par un tour de notre Connaissance-du-Bien-et-du-Mal que l'excessive prudence crée le danger et l'excessive avidité, la pénurie.

Il suffit que quelques-uns veuillent posséder pour que tous se voient forcés de gagner pour ne pas mourir. C'est ainsi que l'abus fait de l'abus un besoin et un droit.

Mais le manque que la richesse crée autour d'elle est nécessaire à son maintien. Il est évident que la valeur du sou que j'ai dans ma poche dépend entièrement de son manque dans la poche d'un autre. S'il ne manquait à personne, personne n'en voudrait et il ne serait pas même bon pour le fumier.

Or l'homme qui est seul riche au milieu d'un peuple de pauvres se trouve de ce fait considérablement plus riche que s'il était entouré de voisins riches, et dispose de plus de moyens de s'enrichir.

Il possède aussi une conscience plus claire et une jouissance plus pleine de ses possessions.

La jouissance d'un bien est un fait bêtement naturel; mais la jouissance d'une richesse est proprement une connaissance-du-bien-et-du-mal et du bien par le mal, une jouissance rehaussée de calcul et redoublée par le contraste. La jouissance spécifique de la richesse c'est : jouir de jouir de ce dont un autre ne peut jouir.

Il n'est d'ailleurs pas du tout nécessaire de jouir de ce qu'on a pour se réjouir de la considération que les autres ne l'ont pas. Cette satisfaction purement spéculative, autant que négative et fausse,

s'appelle orgueil. Et l'orgueil est la couleur de la richesse comme le jaune est la couleur de l'or.

### 3. POURQUOI ON APPELLE UN BIEN UN BIEN.

Un bien, c'est un objet possédé qui est occasion de jouissance. Une jouissance passée n'est plus rien. Mais l'objet que la raison a reconnu pour un bien garde son nom pour toujours. Le bien, dès lors, acquiert une consistance objective que chacun peut constater et dont il doit convenir. On mesure même avec exactitude la quantité de bien condensé dans ledit objet. Cette mesure s'appelle valeur. Il n'est donné qu'à la raison humaine de se hausser à des jugements de valeurs.

De fait, aucun animal ne se montre capable d'accorder autant d'intérêt à l'objet d'un désir futur ou seulement probable, ou enfin possible ou même improbable — autant d'intérêt, sinon plus, qu'à ce qui satisfait son besoin présent. Nul animal ne sait s'embarrasser d'un objet qui lui a servi et ne lui sert plus, nul animal ne sait chérir un objet pour le seul motif qu'il est difficile qu'un autre l'ait, ni tirer plaisir d'un objet pour la bonne raison que cet objet plaît à d'autres qui ne l'auront point.

Car il faut un haut degré de Connaissance pour atteindre à tant de raffinement dans l'absurdité.

Pourtant la raison regarde la propriété comme nécessaire et la richesse comme bonne; et la morale la respecte et l'approuve.

### 4. DE LA MALICE DE LA RICHESSE.

Il semble que la possession favorise l'amour. Elle constitue même, selon l'opinion commune, le fondement indispensable des foyers. Et si le riche s'entoure de hautes murailles et de gardiens vigilants, c'est pour ouvrir en fête ses portes à l'épouse, à l'ami de son choix, à l'hôte qui porte message d'un parent lointain, et même la porte de l'arrière-cuisine au pauvre qui vient de la part du Bon Dieu...

A parler franc, la richesse est une offense directe à l'humanité souffrante qu'elle repousse en bloc.

Elle éloigne du riche même la vue des maux dont sa richesse est en partie la cause et l'empêche ainsi d'y porter secours, même si sa nature l'incline à la pitié.

Elle réduit son amour au caprice des préférences. Elle lui fait goûter les louanges et les remerciements alors que sa bienfaisance

ne fait qu'ajouter un élément décoratif au comble de son amour-propre.

Nul ne peut aimer le prochain s'il ne s'est d'abord fait pauvre, car il ne peut qu'à ce prix rencontrer le prochain face à face et le connaître dans l'expérience de son besoin. Mais comment aimer celui qu'on ignore ?

La richesse, c'est l'ignorance concertée du prochain.

\*

Vous demandez : « S'il faut être pauvre pour aimer le prochain, alors qu'aura-t-on à lui donner; et la charité ne sera-t-elle pas vide ? »

Tous ceux qui se sont faits « pauvres pour l'esprit » sont là pour vous répondre : ils ont trouvé eux-mêmes ce qu'il faut faire pour aider, soutenir, réchauffer, nourrir, guérir, éclairer, sauver, car la charité vient du cœur, non de la bourse.

On tiendrait pour criminel celui qui, du pont d'un bateau, apercevant un homme qui se noie, se contenterait de détourner les yeux.

Or tous les riches font cela, ceux du moins qui ne poussent pas les naufragés au fond à coups de rame.

Que ce spectacle partout offert aux regards soit si peu remarqué, c'est un des plus étonnants et significatifs défauts de cette « connaissance » dont le Serpent fascinateur a gratifié l'humaine espèce.

## 5. DU MALHEUR DES RICHES.

Ils ont des yeux pour ne pas voir et leur intelligence est obscurcie par la dureté de leur cœur.

J'ai rencontré un malheureux qui perdait sa vie à gagner de l'argent.

— Mais pourquoi, dites, pourquoi, si vous ne trouvez même pas le temps de le dépenser ni d'en jouir ?

— J'ai un fils, expliqua-t-il : c'est pour lui que je me sacrifie.

Et l'année suivante, je l'ai rencontré de nouveau pour les condoléances, car son fils était mort.

Il ne pleurait pas, il n'y pensait déjà plus, il n'avait le temps de penser à rien; il venait de doubler son chiffre d'affaires.

\*

\*

Avez-vous vu comme ils s'affairent, les insectes autour de leur larve ?

Lui-même ne saurait que faire ni que dire.

Mais ce sont là des choses qui arrivent toujours à d'autres!

Sur la jolie femme qui descend de voiture, il fixe un regard direct, profond, brûlant.

Sur sa gorge où brille une rivière de perles, il fixe sa directe, profonde, brûlante haine.

\*

\*

Le Riche est, de tous les magiciens, celui qui a fait avec le Diable le pacte le plus avantageux :

Il a acheté le Diable.

Il l'a mis dans son sac.

Il tient maintenant dans ses mains les signes, les formules et les pentacles qui font affluer les bonnes choses, sourire ou mourir les hommes et soupiner les femmes.

Il peut tout acheter : la terre et les fruits de la terre, les voyages et les cioux étrangers, l'aventure ou le repos, les honneurs et les décorations, l'importance politique, la musique, les livres, les tableaux, les statues, les jardins, les fêtes, les danses et aussi la danseuse, la santé avec des drogues, la jeunesse et la beauté avec les parures et les fards, l'oubli avec les alcools, l'amour avec les cadeaux, la bonne réputation avec les aumônes, l'immortalité avec un tombeau et le bonheur en vendant son âme.

\*

Pour acheter de quoi acheter et vendre, ils ont vendu tout le temps de leur vie et toutes leurs pensées. Si bien qu'à la fin, il ne s'est plus trouvé personne pour profiter du marché.

Le bonheur des Riches est dans l'avoir. Aussi, malheur à l'être!

## 6. COMMENT LA POSSESSION ENGENDRE LA GUERRE.

Posséder, c'est s'assurer contre le besoin et se défendre de toute cause de trouble. C'est n'avoir besoin de personne et se défendre des ingérences et exigences d'autrui.

Mais, pour que la propriété nous défende, il faut que nous la défendions, et la défendre c'est faire la guerre.

Ainsi l'on possède pour avoir la paix, mais on a la guerre parce qu'on possède.

C'est, le plus souvent, faute d'avoir saisi cette inéluctable con-

nexion que les partisans de la paix, dont les sectes se multiplient aujourd'hui, se voient, malgré leur bon vouloir, réduits à l'impuissance.

Ils refusent les armes et s'attaquent à l'instrument de la guerre, l'armée; mais ils ignorent la cause de la guerre et n'entreprennent jamais rien contre elle.

Je ne dis pas que la possession soit la seule cause de la guerre. C'en est pourtant la plus forte et la mieux justifiée (dans la mesure où elle-même est justifiée).

Les raisons et les fureurs qui mêlent leur bruit à l'éclatement des guerres peuvent fort bien voiler cette vérité fondamentale que la guerre vient de l'attachement des hommes à leurs biens grands ou petits. Mais un cas simple nous mettra devant l'évidence.

Imaginons un pionnier qui défriche une terre gagnée sur le désert ou la forêt. Il dessouche, terrasse, irrigue, laboure et sème. Et voici qu'au jour de la moisson les pillards récoltent et saccagent.

Que fera cet homme l'année suivante? Voudrait-il recommencer qu'il ne le pourrait, car il faut subsister. Et qui empêchera les pillards de recommencer tous les ans? Et même d'emporter avec la moisson sa femme et ses enfants pour en faire des esclaves?

Je dis qu'il s'armera. Ou bien il quittera ces marches dangereuses pour aller s'établir au cœur du pays habité : ce qui n'est pas résoudre la question, mais laisser à d'autres le soin de la résoudre.

Car si, au cœur du pays habité, il peut jouir en paix de ses biens, c'est qu'une armée empêche l'invasion du territoire, et une maréchassée l'incursion des brigands et l'empiétement des voisins.

Si donc cet homme, jouissant de ses biens, refuse les taxes et le service qui contribuent à la défense des frontières, alors il est là au milieu de la paix comme un ver dans le fruit<sup>1</sup>.

L'objecteur de conscience se pose en martyr, tandis que ses proches le tiennent pour un traître et un lâche. De tous les courages il pratique le plus haut, qui est de penser à l'encontre de tout le monde, d'affronter le mépris avec fierté et la haine avec calme. Les gens qui le disent fou ne peuvent répondre à ses raisons quand il leur représente qu'on ne peut admettre deux justices, une en paroles qui est universelle et immuable, une autre en fait, qui est locale et changeante, une pour le temps de paix, l'autre pour le temps de guerre, une pour les proches, l'autre pour l'étranger, une pour

1. Que le lecteur ne considère pas ceci comme une justification inconditionnée de la « Guerre de Défense » ni une attaque aux objecteurs de conscience, mais qu'il corrige ces arguments par ceux du dernier chapitre.

proclamer que tuer est un crime, l'autre que c'est une obligation et une gloire.

Le sage qui veut juger du débat n'a qu'une chose à se demander : Si l'homme qui refuse le fusil refuse avec la même indignation tout héritage et tout titre de propriété et toute protection de l'Etat sur ce qui lui appartient, puisqu'il est avéré que, sans protection, il ne pourrait pas un instant disposer pacifiquement d'un bien quelconque (fût-ce sa femme ou ses enfants ou sa liberté ou son propre corps),

Si l'homme qui montre tant d'horreur pour la guerre en ressent autant pour tout ce qui la rend inévitable,

S'il repousse bien toute injustice, en commençant par celles dont lui-même profite, de crainte d'être comme l'ami qui refuse de payer la note après avoir mangé le repas et invité d'autres à manger.

Si l'objecteur de conscience a bien conscience de tout ce que son refus implique.

Alors il objectera presque autant à la paix qu'à la guerre, reconnaissant qu'on est convenu d'appeler guerre celle qui éclate, et paix, la guerre qui se cache.

Si tu veux la paix ne prépare pas la guerre.

Si tu veux la paix, ne refuse pas non plus les armes.

Si tu ne veux pas la guerre, répare la paix.

Pour ce, fais-toi pauvre.

## 7. DE LA POSSESSION-PUISSANCE OU SOUVERAINETÉ A LA POSSESSION-JOUISSANCE OU PROPRIÉTÉ.

La plénitude de la possession c'est la Souveraineté.

Le souverain possède autant de terre et d'autres biens qu'il en peut conquérir et défendre.

Ici possession et puissance ne font qu'un. D'ailleurs c'est le même mot<sup>1</sup>.

Ici le droit et la force ne font qu'un.

Ici la connexion entre possession et guerre ne peut échapper à personne.

\*

La Propriété est une espèce dégradée de la possession souveraine : amoindrie exactement de moitié.

1. Je ne crois pas forcer l'étymologie en expliquant *posséder*, possidère, par *pōsse sidère* : pouvoir siéger, pouvoir résider.

des, a répondu à une séculaire aspiration du peuple; il appelle possédants et non-possédants à prendre leur quote-part de la souveraineté perdue. Ce sinistre alcool les enivre encore tous.

\*

Celui qui combat a le droit de posséder.  
Celui qui possède a le devoir de combattre.  
Seul l'esclave ne combat point, car il est possédé.

\*

\*

Mais toi, mercenaire étranger, pourquoi te bats-tu, pour défendre quoi ?

Que viens-tu faire ici ?

Ah! je vois :

Vendre le sang pour une petite solde.

\*

Le mot de Proudhon : *la propriété c'est le vol* a fait scandale et fortune au siècle dernier.

Le mot est dur. On ne peut l'accepter sans réserves. Mais il faut faire un pas de plus si l'on veut tout dire. Il faut oser penser :

*La Possession c'est le meurtre.*

Le meurtre obligatoire qui s'appelle la guerre.

## 8. DE LA CONFUSION DU MOI AVEC LA CHOSE POSSÉDÉE.

Insensés que nous sommes! De quoi nous mettons-nous en peine ?  
« Le corps n'est-il pas plus que le vêtement ? la vie plus que la nourriture ? »

Mais si je m'expose à la mort pour défendre mes biens, ne préféré-je pas le vêtement et la nourriture à la vie de mon corps, sans laquelle vêtement et nourriture ne me sont plus rien du tout ?

Oui, je sais! la vie du corps dépend en partie de la nourriture et, à l'occasion, du vêtement.

Même la bête sauvage défend jusqu'à la mort son repaire; et le chien montre les dents si l'on avance la main vers le morceau qu'il tient.

Ah! si les hommes pouvaient avoir la modération des fauves! S'ils pouvaient avoir la lucidité des ânes et des buffles, à discerner

ce qui est nécessaire de ce qui est futile, ce qui est superflu de ce qui est encombrant, ce qui est excessif de ce qui est accablant.

Mais la Science-du-Bien-et-du-Mal leur a donné des yeux pour ne pas voir, même ce que voient les bêtes.

## 9. DE L'EXALTATION ET DÉCEPTION QUI EN RÉSULTENT.

La sagesse enseigne : « Dès que les hommes s'entendent et que leurs volontés se fondent, ils deviennent forts, heureux et libres.

Mais la Science-du-Bien-et-du-Mal qui est la venimeuse et rampante sagesse du Serpent propose un autre axiome : « En te confondant avec les choses sous le signe de la possession, tu vas augmenter d'autant ta personne, ta jouissance et ta puissance, en dépit des hommes et de Dieu. »

Il en découlera, en bonne logique serpentine, que l'homme assimile ce qui est sien à ce qui est soi, et d'un coup d'intelligence s'incorpore tout ce qu'il possède. Aussitôt, il se sent croître aux dimensions d'un dieu. Il apprend à aimer ses biens comme soi-même, à les aimer comme étant soi-même, mais un soi-même prodigieusement dilaté et partant plus précieux.

Alors posséder, qui était chose de convention et de raison, devient affection charnelle, passion, acharnement.

Alors, ô Riches, que vous êtes malheureux et vulnérables, vous dont les membres s'écartent jusqu'au-delà des mers, dont les organes s'étalent à la merci des temps et des vents. Car le vaste monde est plein de hasards et le moindre déboire vous fait hurler de douleur comme une mutilation, un vide dans votre caisse vous tord les entrailles et vous donne la jaunisse, un désordre dans vos livres de raison vous communique un transport au cerveau.

Mal vain! Tourments controuvés, soucis gratuits, peines abstraites, pertes fictives pour affecter le cœur comme une vaine maladie! Mais la perte qui avance, vous ne la sentez pas!

## 10. DES CONSÉQUENCES SANGLANTEES QUI DÉCOULENT DE LA CONFUSION.

Dès que nous avons accepté de risquer notre vie à la défense de nos biens, nous nous sentons autorisés, en bonne morale serpentine, à tuer celui qui les attaque.

Il importe hautement que tous ceux qui veulent servir la paix se débarrassent de ce leurre.

Sans quoi, ils se fourvoieront dans la politique et se confondront avec ceux qui n'invoquent la paix que pour appâter les naïfs non par amour de la paix, mais pour le succès de leur parti.

Et la meilleure manière de se défaire du leurre, c'est, au lieu d'agiter des opinions, d'envisager les faits.

Or les faits sont là : c'est la Révolution Française qui a établi le service militaire obligatoire (mesure impraticable, inacceptable et même inconcevable pour l'Ancien Régime). L'entrée dans la démocratie constitue le premier pas vers la guerre totale. Voilà les faits.

La Révolution Russe marque une nouvelle avance de la démocratie. C'est pourquoi on en est venu à armer même les femmes.

Aujourd'hui, chacun des deux « Blocs » se vante d'être à la tête de la démocratie. C'est pourquoi chacun des blocs prépare la meilleure bombe.

Il est impossible d'ignorer l'histoire au point de ne pas reconnaître qu'en tous temps et en tous pays la guerre prend, avec la démocratie, une popularité, une férocité et une bassesse particulières. Les cités grecques, Rome, les Communes italiennes du Moyen Age furent des foyers de guerres acharnées. On y cultivait et vantait cette haine et ce mépris de l'ennemi que toute règle chevaleresque, toute tradition de noblesse repoussent ou ignorent.

Voilà les faits, mais quelle en est la raison ? La raison en est celle que nous connaissons déjà : la connexion entre guerre et richesse.

Le régime populaire a pour effet, soit de multiplier la petite propriété, soit de donner au Grand Nombre l'impression qu'il a part égale au bien commun : et l'agressivité possessive prend aussitôt possession d'autant de nouveaux sujets.

La noble insouciance qui était le privilège du pauvre quitte le cœur du peuple. La générosité qui lui faisait partager avec les voisins ses rares aubaines se tarit dès que les biens ne lui arrivent plus par hasard, mais lui reviennent de droit. Perdue sa philosophie d'indifférence; son ironie et son dédain à l'endroit des affaires publiques, il les a perdus avec la pauvreté. Il exige maintenant que le tout dont sa petite part dépend soit défendu; et le voilà prêt, à la première alerte, à hurler et verser le sang.

Son humeur combative ne sera pas moindre parce que sa part est chétive. Elle se mesure à la grandeur de l'attachement, non à celle

de la richesse. Or les petits sont plus attachés à leur bien que les grands : cela se constate partout et s'explique sans peine.

Il ne faut pas croire que la possession collective dispose à moins d'agressivité que la propriété privée. La guerre est toujours défense du bien commun. Celui qui ne possède rien en propre dépend plus directement du bien commun et s'intéresse plus immédiatement à sa défense. Les Républiques Soviétiques sont donc nécessairement militaires et belliqueuses autant que les autres démocraties, et davantage.

## 12. DE LA POSSESSION COMME VICE.

La possession est l'exaltation artificielle de l'instinct de conservation.

*L'instinct de reproduction*, de même, s'exaspère en luxure pour peu que la Science-du-Bien-et-du-Mal s'y applique, et se met à fonctionner à vide ou contre nature pour aboutir à *la stérilité*.

Or, c'est bien *l'instinct de conservation* qui, élevé au plan rationnel de l'intérêt, des droits et des devoirs, amène l'homme à l'acceptation passionnée de la guerre et donc de *la mort*.

## 13. DE LA GUERRE DES PEUPLES RICHES ET DES PEUPLES PAUVRES.

On a coutume de regarder la guerre comme un renouveau de barbarie, comme une revanche des peuples déshérités et primitifs sur les policés et décadents. Et ce serait un rafraîchissement de l'Histoire.

Le cas s'est produit et les invasions barbares en sont un. Mais la poussée continue de l'Histoire est en sens inverse. Le peuple riche et civilisé est presque toujours l'agresseur.

D'abord parce qu'il en a les moyens, ses armes et ses méthodes réduisant à néant la bravoure et la résistance du sauvage.

Et puis — quoi qu'il en semble — le riche trouve autant d'avantages à battre le pauvre que le pauvre le riche.

Le civilisé découvre dans les terres sauvages des richesses ignorées de leurs habitants et sait faire de ces habitants des serviteurs et des manœuvres pour l'exploitation de ces richesses et des soldats et des argousins pour le maintien de la servitude.

Il est vrai, dans ce sens, que la barbarie de la guerre étend la

ble service de ses bras puissants, car si l'autre refuse ou tarde seulement, il peut se voir condamner à l'errance, à la faim, à la mendicité, peut-être à la mort.

L'autre a généralement le temps et le choix. Il en décidera donc à sa convenance. Il fournira au travailleur les conditions du travail à condition que lui soient réservés la direction et le fruit du travail.

Le Riche apparaît donc comme le pourvoyeur, le conducteur, le sauveur du pauvre, à ses propres yeux, aux yeux de tout le monde, aux yeux même du pauvre, lequel se sent perpétuellement en dette et en défaut, ce qu'il marque par les signes du respect et de l'empressement. En général avec conviction, à moins qu'il ne s'agisse de quelque rare et bizarre personne ou d'une époque de troubles exceptionnels. Chacun d'ailleurs a conscience que cet hommage est sans rapport avec la conduite ou la valeur propre de celui auquel il s'adresse. L'espèce de chose à laquelle il se rapporte, ni la nature, ni la raison ne la connaissent, ni l'esprit; nulle bête ne l'aperçoit ou ne la subodore et le sage l'ignore aussi. Les gens l'appellent Distinction de classes, une fiction sociale d'ailleurs sans utilité sociale<sup>1</sup>.

Un des nœuds de la Connaissance-du-Bien-et-du-Mal qui miroïte en serpentant.

Devant tout jugement droit, au contraire, la dette et le déficit perpétuels sont du côté du Riche, car c'est le Pauvre qui enrichit le Riche, tandis que c'est le Riche qui met le Pauvre dans la pauvreté et l'y maintient dans toute la mesure du possible.

De fait, le plus riche des hommes, réduit à ses propres moyens, à ne compter sur d'autres serviteurs que ses mains, ne pourrait guère tirer de ses grands biens que ce qu'il faut pour ne pas mourir et devrait confesser que, par nature, il est pauvre à l'égal des plus pauvres.

S'il est mille fois plus riche qu'un autre, c'est que mille pauvres travaillent pour lui. S'il donnait à chacun un millième de ce qu'il gagne par eux, que lui resterait-il? S'il donnait à l'un d'eux un peu plus que n'exige le tarif habituel, il risquerait de voir bientôt l'ingrat s'en aller manger les fruits d'un champ qu'il aurait cultivé pour soi. C'est en lui donnant le moins qu'il s'assure le mieux de sa fidélité. Donner plus que le dû ne serait pas largesse, mais bien imbécillité, et même injustice. Ce serait faire injure à tous les autres possédants, mettre en danger l'ordre établi, compromettre l'avenir.

1. A la différence de celle des grades dans l'armée, dont la nécessité fonctionnelle est évidente.

Mieux vaut, tout compte fait, lâcher une poignée de sous dans le chapeau du mendiant auquel on ne doit rien et qui passe. Tant il est plus facile d'être généreux que juste. Sans doute aussi est-ce moins onéreux.

## 15. DE LA FAILLITE FRAUDULEUSE DES MÉCÈNES ET DES PHILANTHROPES.

On raconte que le jeu d'échecs fut inventé pour distraire de sa peine un roi d'Orient retenu sur sa couche par une blessure de guerre.

Le Roi s'en montra si content qu'il fit appeler l'inventeur et lui promit sous serment de lui accorder ce qu'il demanderait.

« Mets 4 grains de blé sur le premier carré; 4 fois 4 sur le second, soit 16; 16 fois 16 sur le troisième, et ainsi de suite jusqu'au dernier. C'est la récompense que je demande de Ta Grandeur. »

Le Roi fut émerveillé de la modestie du savant, mais quelque peu déçu, car il eût bien volontiers manifesté sa faveur par des largesses plus éclatantes, comme chevaux, joyaux et palais...

Il fit, en souriant, porter trois ou quatre sacs de blé. On les versa sur l'échiquier qui fut enfoui sous le monceau. Mais le bénéficiaire insista pour qu'on lui fit un compte exact.

Le Roi finit par s'apercevoir qu'à l'exigence d'une telle exactitude toutes les récoltes du royaume ne suffisaient pas.

Echec et mat au Roi! dit le savant, et il rit.

Echec et mat à la grandeur, à la grâce, à la charité de tous ceux qui veulent brouiller le jeu et couvrir leur dette sous une dérisoire profusion de dons inconsidérés.

## 16. DE LA RICHESSE OU OISIVETÉ.

Un des principes de la Science-du-Bien-et-du-Mal, c'est que la propriété est nécessaire à la protection du travailleur et à la continuité du travail.

« Si tu ne possèdes pas ton champ, enseigne-t-elle, un autre pourrait venir récolter ce que tu as semé. »

Mais l'imbrication des fortunes, qui est une conséquence générale du même principe, établit que, de façon continue, légale, régulière, séculaire, celui qui récolte est justement celui qui n'a pas semé, ni

d'autant plus qu'il stagne moins. Il faut tout ignorer de l'Economie Politique pour croire que ses prodigalités soient une perte ou un dommage : elles font vivre le bijoutier, le couturier, le musicien, la ballerine, le jardinier et le poète, tous les fournisseurs de proche en proche, tous les travailleurs; et jusqu'au lointain mineur, au fond de sa mine, en reçoit sa petite part de bienfait.

« Mais, loin d'être oisif, le riche est souvent un patron patronnant, un homme d'affaire affairé, un entreprenant chef d'entreprise, activement occupé à créer de nouvelles conditions de travail pour quantité de travailleurs.

— La richesse est condition du travail, soit. Mais cette définition demande un complément qui nous mettra d'accord : *c'est la condition du travail d'autrui.*

— D'accord ? Non ! rétorquez-vous avec une noble indignation, avec une pieuse indignation, une indignation qui procède de piété filiale.

Car votre grand-père, n'est-ce pas, lecteur, n'a dû sa fortune qu'à lui-même et à son travail : il l'a, n'est-ce pas ? amassée sou par sou, épargnant sur son maigre salaire.

Oui, mais tant que le grand-père mettait un à un les écus dans son bas, il resta travailleur et pauvre : plus pauvre que le travailleur qui dépense tout son salaire, plus travailleur puisqu'il lui fallait gagner pour se nourrir et aussi pour nourrir son bas.

Et jamais, dans ces temps-là, il ne lui arriva de trouver dans son bas de laine un sou de plus qu'il n'y en avait mis. Et tant qu'il ne dépensait pas ses deniers, il vécut comme s'il n'en avait pas. Mais s'il les avait dépensés, il n'aurait bientôt plus rien eu.

Un jour, pourtant, il put se dire un homme riche. A quel signe cela se connut-il ? A ce qu'il eut maison, domestiques, voitures ? Oui, mais surtout à ce signe : *qu'il pouvait désormais dépenser sans que son avoir en fût amoindri.*

Par quel enchantement, par la baguette de quelle fée sa bourse s'était-elle changée en source ?

L'histoire du grand-père n'a rien de magique ni de fabuleux. Il ne dépensa point son trésor, il ne le garda pas non plus. Il le *placa*. Il fit fortune dans une affaire de bonneterie, n'est-ce pas, lecteur ? Il fit fortune, mais jamais il ne fit un bonnet<sup>1</sup>.

1. « Nous tendons à séparer toute espèce de propriété de toute espèce de travail. » Sigismondi, *Nouveaux Principes d'Économie Politique*, II.

C'est naturellement qu'on passe du chapitre de la Possession à celui de la Puissance, car Possession et Puissance sont à peu près le même mot pour dire à peu près, à un degré près, la même chose.

*La possession est un droit direct sur les choses et, partant, indirect sur les hommes. La puissance est un droit direct sur les hommes et indirect sur les choses.*

### 3. PUISSANCE ET CONNAISSANCE.

« Savoir c'est pouvoir » : on exprime ainsi l'indissoluble lien de Connaissance à Puissance. L'Intelligence est d'une plus haute essence que la Force, et plus forte qu'elle.

Les forces de l'homme, au regard de celles du monde, sont comme le fétu à la tempête, mais le miracle de l'intelligence c'est que le fétu pensant finit par dominer la tempête.

« Connaître c'est égaler », dit Aristote. C'est même, en un certain sens, dépasser.

Car, saisir la cause, c'est avoir prise sur l'effet, prévenir c'est guérir, prévoir le danger c'est l'éviter, choisir c'est aller au meilleur, diriger c'est se prévaloir de ce qui allait nous anéantir.

Celui qui n'a pas l'entendement de son but ne peut agir ni travailler, il en est réduit au jeu de ses réflexes.

Mais *connaître*, c'est encore parer au plus grand malheur et accident qui puisse arriver à l'homme : *celui d'être isolé*. L'intelligence lie entre eux les intelligents. L'intelligence appelle, assemble, apaise, attire, éclaire, conduit, unit les hommes, d'où résulte une puissance nouvelle apte à tout surmonter dans l'industrie comme dans le combat.

\*

Cependant le rapport de Connaissance à Puissance n'est pas seulement dans les effets de la Connaissance, mais encore dans la Connaissance même.

La Puissance, avons-nous dit<sup>1</sup>, c'est la substance de la Force, or la substance ne tombe jamais sous les sens : car elle est la réserve et ressource cachée et n'est perceptible qu'à ce qui sous-tend les cinq sens, au *Noûs* ou *Intellect* (ce pourquoi Kant appelle toute substance « noumène »).

N'importe quelle bête a le sens de la force et le fauve respecte celle du dompteur, même quand le fouet ne claque pas. Mais il

1. *Fléaux*, III, 24.

faut un acte de l'esprit pour découvrir la Puissance et cet acte à son plus haut degré s'appelle Foi.

Et cette foi est vraie quand son objet a les marques de la Vérité, qui sont d'être une, infinie, universelle. Telle est la Toute-Puissance qui est un des noms de Dieu.

Mais de la même donnée la Connaissance-du-Bien-et-du-Mal se saisit par des aperceptions bornées, fragmentaires, multiples, confuses, attribuant la Puissance, c'est-à-dire la divinité, à *toute force qui dépasse celle de l'homme dans une mesure indéterminée*, et avisant aussitôt à quelque moyen d'en tirer parti.

D'où les dieux et les démons : les puissances bonnes et les mauvaises. Mais les mauvaises peuvent être aussi bonnes que les bonnes, pourvu qu'on les subjugue et les dirige par les opérations magiques; tandis que les bonnes, sollicitées par les sacrifices, les offrandes et les rites de la Religion, ne sauraient être bonnes toujours et pour tous, puisque la grâce que leurs dévots en demandent est souvent de daigner faire à leurs ennemis le plus de mal possible. Et nous retrouvons ici l'aboutissement ordinaire de la Connaissance-du-Bien-et-du-Mal, qui est de se précipiter vers l'un pour tomber dans l'autre. Et nous y découvrons le lien des Religions Païennes avec le Péché.

#### 4. DU PREMIER ÉTAGE DE L'ÉDIFICE PAÏEN.

« *Les Anciens adoraient des personnifications des forces de la nature* » est-il enseigné dans les livres de classe. Quoi de plus naturel que de voir dans l'orage la colère d'un dieu, et dans la mer furieuse les chevaux emportés d'un char dont se dresse le conducteur à la barbe d'écume et d'algues?...

Mais ni rhétorique baroque ni fantaisies romantiques ne nous livreront le secret des Pontifes et des Augures.

Ce n'est pas non plus chez Aristophane ou chez Lucien qui les niaient et s'en moquaient ouvertement, ni même chez Ovide qui jouait avec les fables en poète, que nous découvrirons les fondements de la Religion Païenne ou *Adoration des Puissances*. Mais c'est dans le substrat le plus ancien que nous les trouverons, sur lequel l'imagination et l'art n'ont aucune prise, dont ils sont même exclus par interdit.

La dogmatique païenne est un édifice à deux étages dont le second, la mythologie, ne tient pas debout tout seul, tandis que le premier, qui constitue toute la religion de maints peuples sauvages,

l'œuf s'égailler et prendre soin d'eux-mêmes, mais les petits de l'homme sont les plus démunis, étonnés, empêchés des êtres sur le pas de la vie.

Les Père et Mère ont la force et ils ont le savoir. Ils ont d'abord et surtout l'amour. Ils donnent la vie et la nourriture, et la direction et la protection et la parole. Ils enseignent les manières et le métier, ils enseignent les dieux.

Il est faux que « les enfants ne restent liés au Père qu'aussi longtemps qu'ils ont besoin de lui pour subsister... Et aussitôt que ce besoin cesse, le lien naturel se dissout »<sup>1</sup>... Ce serait accorder à l'homme aussi peu de connaissance et de reconnaissance qu'à un chat. Ce lien, commencé avec la vie, dure au contraire toute la vie, naturellement et « non par convention ». C'est le fondement de la Tribu ou société naturelle, le véritable « état de nature » qui a toujours existé et qui existera toujours sous quelque forme.

Ici l'inégalité est d'origine, car on ne peut dire d'aucun membre d'une même famille qu'il est l'égal des autres. Car ni la mère n'est l'égale du père, ni le fils de ses parents, ni le cadet de l'aîné. Et c'est un premier jeu d'indélébiles inégalités.

Ni l'apprenti n'est l'égal du maître, ni le guerrier l'égal de son chef, ni le dévot l'égal du prêtre, ni le disciple l'égal du sage. Et c'est un second jeu d'inégalités — qui parfois coïncide avec le premier quand le Père est en même temps maître, prêtre et sage, comme c'est de règle en tribu.

Mais dès qu'a lieu le partage des biens, il arrive que tel prospère et tel autre se ruine et que le parent pauvre prenne refuge et service chez le fortuné, — alors celui qui reçoit n'est pas l'égal de celui qui donne, ni celui qui sert l'égal de celui qui est servi. Et voilà un troisième jeu d'inégalités.

Mais ni les différences ne détruisent l'unité, ni l'obéissance la liberté, ni l'inégalité la justice, aussi longtemps que le lien familial reste la pitié, le respect, la dilection, ce qui — n'en déplaît à Hobbes — n'a rien de contraire à la nature, à la nature humaine qui n'est pas celle d'un loup.

## 6. DE LA TRIBU ET DES FLÉAUX.

La Science-du-Bien-et-du-Mal a moins de part à ce régime rudimentaire qu'à tout autre. C'est pourquoi la Tribu échappe parfois à l'un ou l'autre des fléaux et parfois aux quatre.

1. Rousseau, *Le Contrat Social*.

La Misère est généralement impossible dans l'état patriarcal pour la raison qu'on y pratique normalement la communauté des biens. En tout cas nul n'est abandonné à lui-même, sauf en cas d'excommunication, car tous sont co-responsables de chacun.

La Servitude n'y est pas inconnue, comme le montre l'histoire d'Agar, celle que Sarah *mit dans le sein* d'Abraham. Mais l'esclavage a toutes raisons d'y être plus humain qu'ailleurs; et, dans bien des peuplades, il est tout à fait exclu, ainsi que toute forme de domesticité<sup>1</sup>. Certes le Patriarche est servi et personne ne résiste à son commandement, mais l'obéissance est plutôt *service* que *servitude*, car c'est aux siens qu'il commande. La charge pèse surtout sur la femme et c'est une des raisons de la polygamie, à quoi d'ailleurs les épouses sont favorables, prêtes à partager la couche pourvu que la besogne soit partagée. De toutes les charges la plus lourde est l'hospitalité qui est un des traits du régime patriarcal comme la xénophobie est celui des nations civilisées.

Le Patriarche est juge sans appel, il a droit de vie et de mort sur les siens, mais ce sont les siens; et nul, à moins de folie, ne meurtrit et mutile sa propre chair.

\*

La Tribu patriarcale ignore les révolutions, les oppositions, les divisions, les complots. Ce qui explique sa fixité, sa pérennité. Elle n'a pas d'histoire.

A l'encontre des nations démocratiques et civilisées qui sont des révolutions perpétuelles, elle est une tradition vivante.

\*

\*

Freud, dans un ouvrage intitulé *Totem et Tabou* qui tranche avec le reste de sa production, qui tranche surtout avec la production de tous les spécialistes de la « mentalité primitive », cherchant l'explication de certaines attitudes et de certains usages comme l'horreur de l'inceste et l'exogamie<sup>2</sup>, en vient à l'hypothèse d'une grande révolte et d'un grand crime originel : voici : pareil au mâle qui mène certaines hordes de bêtes à cornes, le Père des anciens jours, dans sa jalousie féroce, se serait arrogé tous les droits (c'est-à-dire, pour Freud, la possession de toutes les femmes du clan). Ses fils exaspérés lui auraient ôté la vie, mais la stupeur et l'obscur remords les auraient retenus de se partager la proie; et même, le souvenir

1. Chez les Noirs du Congo par exemple.

2. Obligation de prendre femme hors du clan.

du crime, refoulé dans l'inconscient des générations, y aurait déposé ce besoin de privation, cette névropathique horreur pour les toujours désirées sœurs et cousines.

L'hypothèse est énorme et basée sur de fragiles indices. Ajoutons qu'elle est inutile<sup>1</sup>. Remarquons en tout cas qu'elle pose tout le contraire de ce qu'on peut observer chez les peuplades les plus « primitives » touchant l'attitude des fils à l'égard du père et du père à l'égard des femmes.

Un parricide dans les cadres de la vie patriarcale et de la religion des Mânes est un crime qui ne peut être conçu, c'est une absurdité<sup>2</sup>, et la révolte aussi.

\*

\*

De même qu'il n'y a pas de mer sans tempête, de même il n'y a jamais eu de nation sans guerres. Mais de l'universelle marée de la Guerre, ont émergé çà et là quelques tribus, et qui ont cependant sauvé leur liberté.

Tels sont — ou peu s'en faut — les Peuhls des grandes plaines de l'Afrique centrale. De toutes parts environnés de peuples sanguinaires et pillards, ils ont presque toujours eu la force et le courage de se tenir en paix. Ils ont horreur de verser le sang, même celui de leurs troupeaux. Ils se nourrissent de lait. Qu'un ennemi survienne, ils poussent plus loin leurs vaches. Les Touareg, grands chasseurs d'esclaves, n'ont garde de les prendre. Il est aussi sot de mettre le Peuhl à la chaîne qu'une hirondelle dans une cage! Le Peuhl pris s'assoit et meurt. On ne peut rien en faire, il est vain de s'en encombrer.

Il n'y a pas de plus grande honte pour un Peuhl que d'être laid ou d'avoir une dent gâtée. Presque nus, ils ont un goût très vif de l'ornement, et très sûr. Ils ne bâtissent pas de maisons et n'habitent nulle part. Ils font parfois de grands rassemblements et des fêtes nuptiales. Ils dansent en file en montrant leurs dents et les jeunes filles choisissent les plus beaux. Et voilà des parades qui valent bien les revues militaires, des travaux plus utiles que d'étriper le prochain.

1. Le besoin de renouveler le sang et l'instinct de la conservation de la race ne suffisent-ils pas à expliquer ces coutumes? Dans ces communautés restreintes, cohabitantes dans la forêt en état de semi-nudité, séparées d'autres groupes par de grands espaces et de grands dangers, le mélange consanguin serait constant si la retenue naturelle corroborée par l'éducation, la surveillance, la religion, n'y portait remède. Les tribus qui n'ont pas suivi cette règle ont sans doute rapidement dégénéré et péri.

2. J'entends : le crime du sauvage, non l'hypothèse de Freud,

## TABLE

1. GENÈSE DES FLÉAUX ET LEUR APOCALYPSE .....	9
1. Des quatre fléaux faits de main d'homme .....	11
2. Des réformateurs et des prêcheurs de morale .....	11
3. De la colère de Dieu .....	12
4. Du péché originel .....	13
5. Du plaisir et de la douleur .....	13
6. Du péché et de la civilisation .....	14
7. De la nourriture .....	16
8. De la boisson .....	16
9. Du sommeil .....	17
10. De la commodité .....	17
11. Du plaisir d'amour .....	17
12. Du vêtement .....	19
13. Du travail .....	21
14. De la connaissance .....	22
15. De la sagesse .....	23
16. De la sagesse des arts et des métiers .....	25
17. De la Magie .....	26
18. De la vulgarisation ou profanation .....	28
19. Du sacrilège de l'Occident .....	29
20. De la Bête qui monte de la mer .....	30
21. De la vérité de la science moderne .....	32
22. De la philosophie .....	32
23. De l'adoration de la Bête .....	33
24. De la seconde chute .....	34
25. De la Bête qui monte de la terre .....	35
26. De la Machine .....	36
27. De l'État .....	38
28. Du nombre six-cent-soixante-six .....	39
2. LE DIABLE DANS LE JEU .....	41
1. De l'esprit de jeu .....	43
2. De l'innocence du jeu .....	43

3. De l'ébrouement .....	45
4. Des jeux figuratifs .....	45
5. Des jeux réglés .....	46
6. Des jeux de hasard .....	47
7. Du jeu et du travail .....	47
8. Du jeu et de la guerre .....	48
9. Du jeu et de la politique .....	51
10. Du jeu et du commerce .....	52
11. Midi à quatorze heures .....	57
12. Du jeu de la finance .....	57
13. Des jeux du Progrès .....	58
14. De la vitesse .....	59
15. De l'avilissement .....	60
16. De l'avilissement colonial .....	63
17. Du jeu le plus sacrilège .....	65
18. De l'avilissement du travail .....	67
19. De l'industrie mécanisée, autre grand jeu .....	67
20. De l'avilissement par le contrôle .....	69
21. De l'avilissement par les loisirs .....	69
22. De la grande colère .....	70
23. Le jeu du diable .....	71
24. Du jeu du mal et du néant .....	71
25. Note complémentaire sur le travail .....	72
3. POSSESSION ET POSSÉDÉS .....	79
1. Comment la Connaissance-du-Bien-et-du-Mal engendre la Possession .....	81
2. Comment la possession engendre la misère .....	82
3. Pourquoi on appelle un bien un bien .....	83
4. De la malice de la richesse .....	83
5. Du malheur des Riches .....	84
6. Comment la possession engendre la guerre .....	87
7. De la Possession-Puissance ou Souveraineté à la Possession-Jouissance ou Propriété .....	89
8. De la confusion du Moi avec la chose possédée .....	91
9. De l'exaltation et déception qui en résultent .....	92
10. Des conséquences sanglantes qui découlent de la confusion .....	92
11. Ce qu'on peut attendre du peuple et de sa volonté de paix .....	93
12. De la possession comme vice .....	95
13. De la guerre des peuples riches et des peuples pauvres .....	95
14. Comment la possession engendre la servitude .....	96
15. De la faillite frauduleuse des mécènes et des philanthropes .....	98
16. De la Richesse ou Oisiveté .....	98
17. De la Richesse et du Travail .....	99

18. Trois raisons du divorce de la Richesse d'avec le Travail ..	101
19. Des trois, des sept, des neuf heureux, des trois pauvres et des trois malheureux .....	101
20. Du Capital de Marx, de la valeur comme travail incorporé dans les objets .....	102
21. Remarque qui jette tout par terre .....	103
22. D'un ouvrier moyen multiplié par N. ....	105
23. De la valeur comme catégorie .....	105
24. De la valeur Puissance du Bien .....	106
25. D'un Ouvrier Fantôme .....	106
26. Des six facteurs de la production .....	107
27. Des Dix personnages en quête d'Unité .....	109
28. De l'aliénation du travailleur .....	110
29. De l'honnêteté de l'économie libérale et bourgeoise .....	112
30. Raison du Commerce .....	113
31. Économie scientifique ou mystification morale? .....	115
32. De la valeur et du Prix .....	116
33. De trois espèces d'assemblages .....	117
34. Épique du Négoce .....	118
35. Mystique du Commerce .....	119
36. De la valeur infinie et substantielle à la fiction monétaire.	120
37. Poétique de la monnaie .....	122
38. Du monde des affaires .....	124
39. De l'avantage du profit mutuel sur le simple vol .....	127
40. Un conseil d'ami .....	129
41. La loi veille .....	129
42. Des trois états de la matière économique .....	130
43. De l'état gazeux et de l'évolution de l'avarice .....	132
44. Philosophie de la Finance .....	135
45. De la neutralité de l'économie .....	136
46. De l'économie politique .....	138
47. De la dégradation de la morale en économie .....	140
48. Du glissement de la Religion à la Science .....	141
49. Glissement à la Politique .....	143
50. Le Maître-mot de la Révolution .....	146
51. Où sont les Chrétiens? .....	147
52. Du Matérialisme .....	148
53. Des matérialistes .....	149
54. Force et faiblesse de la Révolte .....	149
55. Bon cœur dans la Mauvaise, mauvais dans la Bonne For- tune .....	150
56. Matière et Mort .....	150
57. Sautérologie du Matérialisme .....	151
58. De la Dialectique .....	152
59. Crimes et châtements métaphysiques .....	153
60. De la lutte des classes .....	155

61. Du Prolétariat .....	156
62. Espérances négatives .....	158
63. Quatre méprises au sujet d'un manque .....	159
64. Caractère inauthentique du Prolétariat .....	159
65. Prolétariat et Peuple .....	160
66. Dictature ou abolition de l'État? .....	161
67. Renforcement du pouvoir et nouvelles divisions .....	162
68. Redoutable revers de la dépossession .....	163
69. Possession et Puissance .....	163
4. PUISSANCE ET JUSTICE .....	165
1. Roue des Révolutions et Révolution de la Roue .....	167
2. Définition de la Puissance .....	170
3. Puissance et Connaissance .....	171
4. Du premier étage de l'Édifice Païen .....	172
5. De l'unité et inégalité de la Tribu .....	175
6. De la Tribu et des Fléaux .....	176
7. Bénédiction sur les Tribus .....	181
8. Des limites de la Tribu .....	183
9. Des royaumes, de leur naissance et de leur nature .....	183
10. Des saintes grappes de la Puissance .....	184
11. La main du Pouvoir .....	184
12. Des illusions du Pouvoir .....	185
13. Du Roi, du Droit, de la droite et du rayon .....	187
14. De la magie du Pouvoir .....	187
15. Des Rois et des Dieux .....	188
16. De la Science et du Péché dans le mythe et dans la science .....	189
17. Du Sacerdoce royal .....	194
18. De l'abandon du Sacerdoce et du progrès qui s'ensuit ..	194
19. Des deux Épées .....	195
20. Du Sacre et de ses suites .....	197
21. Des royaumes et de la guerre .....	198
22. De la superstition du Sang et des crimes qui s'ensuivent ..	200
23. Des alliances royales et de la Guerre .....	203
24. Du règne de la Ronce .....	204
25. Du règne de la Nullité .....	205
26. De la Royauté toute nue .....	206
27. De la servitude volontaire .....	207
28. De la servitude malheur et mal .....	209
29. De la volonté d'éluder la servitude ou de la fondation des Cités .....	210
30. Du jeu de la Liberté et de la Puissance ou Révolution Perpétuelle .....	213
31. D'une troisième chose dont on ne doit point parler .....	214

32. Des deux lapins et de la raideur des lois .....	214
33. Des contrastes et du Contrat .....	214
34. Du revers des libertés civiles : l'esclavage .....	215
35. De la servitude parmi les hommes libres .....	216
36. De l'origine, nature et croissance de la Plèbe .....	216
37. Nature et raison de la résistance patricienne .....	217
38. Des étages de la servitude dans la maison noble. De la sujétion des fils .....	218
39. De la sujétion des Femmes .....	219
40. Sujétion du Client .....	221
41. Du Soldat, de la Prostituée et du Salarié .....	222
42. Du prisonnier, du forçat et du fou .....	225
43. D'une chaîne et d'un fouet .....	225
44. De la liberté dans la loi selon Jean-Jacques Rousseau ...	226
45. Aspect négatif de la liberté civique .....	227
46. De l'aspect fictif de la liberté civique .....	227
47. Du don total ou Sacrifice .....	229
48. D'une trouvaille : le sacrifice profitable .....	230
49. Du contrat : échange avantageux .....	231
50. De l'équivoque de la solidarité .....	232
51. De la Crainte et de l'Appât du Gain .....	233
52. De l'Esprit de Corps .....	233
53. Du contre-amour .....	234
54. De la passion amoureuse de la force .....	234
55. De l'hypocrite orgueil de l'Esprit de Corps .....	235
56. De la férocité systématique de l'Esprit de Corps .....	236
57. De la nature bestiale des Nations .....	237
58. Des idoles des Nations .....	238
59. Des païenneries dénaturées .....	239
60. Les quatre Souverainetés possibles .....	239
61. De la purification de l'Esprit de Corps .....	240
62. D'une mystique dénaturée .....	241
63. Du jeu de l'égalité et de la liberté ou : la mêlée sociale ...	243
64. De la mêlée sociale mécanisée .....	245
65. Du jeu de la licence et de la nécessité ou : décadence ...	246
66. Des lois mécaniques de la Conquête .....	248
67. Conclusion de l'Histoire .....	249
68. De la Cité et de la guerre .....	250
69. De la nature de la Tyrannie .....	250
70. L'heure du Tyran .....	251
71. Du coup d'État, thème et variations .....	251
72. Des connivences du tyran et du peuple .....	251
73. Des orgies et débordements du tyran. ....	252
74. Des affaiblissements de la Tyrannie .....	252
75. De la dictature et de l'Empire .....	254
76. Des quatre régimes .....	256

77. Force de la Loi et loi de la Force .....	256
78. Mécanique de la tyrannie .....	256
79. Maux et remèdes de tous les régimes .....	258
80. Des régimes et des Ages .....	258
81. De l'acceptation courageuse et circonspecte .....	259
82. Révolution de la roue et retour au premier point .....	260
83. En face des lois et des fatalités de l'Histoire .....	261
5. FATALITÉ OU DÉLIVRANCE .....	269
1. Des Deux Blocs .....	271
2. Similitude des opposés .....	271
3. Violence et Mensonge .....	271
4. Irréligion et Mécanique .....	272
5. Hypocrisie et cynisme .....	273
6. Du père et du fils .....	273
7. A démocrate, démocrate et demi .....	273
8. Des trois grâces démocratiques .....	274
9. Dialectique de l'Histoire ou enchaînement de la Violence. .....	274
10. De l'interpénétration de l'inimitié .....	275
11. De l'incapacité d'être un .....	275
12. Des glissements inaperçus .....	275
13. Doctrine et Foi, non : mais Ruse et Puissance .....	276
14. De la Rivalité .....	276
15. Du choix .....	277
16. Des confluences du Mal .....	279
17. De l'aboutissement .....	279
18. De la Fatalité .....	281
19. Preuve expérimentale du Destin .....	282
20. Logique et mécanique de la Fatalité .....	282
21. Des origines de la Tragédie Occidentale .....	282
22. De la Fatalité et du Péché .....	284
23. De la damnation du Héros .....	285
24. Définition de l'homme blanc .....	285
25. Du renversement et du retour .....	286
26. Du Royaume des Cieux .....	287
27. De l'enfer terrestre .....	288
28. Du Reniement .....	288
29. De l'œuvre de désintégration .....	289
30. De la récompense .....	289
31. Mourir trois fois .....	291
32. Blancheur douteuse .....	291
33. De la Justice de Dieu .....	292
34. De la similitude du figuier .....	292
35. De deux Puissances Cosmiques .....	293

36. Découverte de la non-violence .....	293
37. Science moderne et non-violence .....	294
38. De la nouveauté de la non-violence .....	294
39. De l'antiquité de la non-violence .....	295
40. Du Héros Pur .....	296
42. De l'Honneur .....	299
43. De l'Erreur du Héros .....	302
44. De la chute de l'Ange .....	302
45. De l'extrême ignominie et du retour du Héros .....	305
46. Des trois Miracles historiques .....	305
47. D'une Libération Nationale .....	306
48. Du Satyagraha .....	308
49. D'une Révolution Sociale .....	310
50. De l'originalité révolutionnaire .....	311
51. Révolution au rebours des autres .....	311
52. De l'œuvre suprême .....	312
53. De la force de la justice ou non-violence .....	313
54. De la Justice ou Raison en acte .....	313
55. Des deux Forces .....	314
56. Simples questions .....	315
57. Du grand scandale inaperçu .....	315
58. Du maniement de la Loi .....	316
59. Attention aux vertus! .....	316
60. De la force du péché .....	316
61. Leçon de calcul .....	317
62. Le complément de la Loi .....	317
63. Justice et guerre ou crime de la vertu .....	318
64. L'aiguillon du péché c'est la mort .....	319
65. Acte d'espérance .....	319
66. Acte de foi .....	319
67. Cible de la non-violence .....	322
68. Pierre de touche de la non-violence .....	323
69. De l'amour des ennemis .....	323
70. De la non-violence, de l'amour et de la charité .....	324
71. De la charité .....	325
72. De l'amour et de la justice .....	327
73. De la règle tactique .....	328
74. Des risques et périls .....	329
75. D'une belle audace .....	329
76. De la non-violence dans l'erreur .....	330
77. Des abus de la non-violence .....	331
78. D'une détestable modestie .....	331
79. De la capacité des Européens .....	332
80. De la capacité des militaires .....	333
81. La Charte de la non-violence .....	334
82. La non-violence, arme des martyrs .....	335

83. Attila devant les lions et les loups de la non-violence ...	336
84. La non-violence, fondement de l'Église .....	336
85. Chez les Saints et dans les Sectes .....	337
86. La Non-Violence révolutionnaire du XIX <sup>e</sup> siècle .....	339
87. Échec à l'Empereur en Hongrie, rébellion funéraire en Pologne et le Christ des Andes .....	340
88. Le présent et l'avenir de la Non-Violence .....	341
89. Des premiers pas .....	345
90. De la préparation secrète .....	346
91. De la préparation privée .....	347
92. Des engagements publics .....	347
93. Des deux foyers d'Europe et de Danilo .....	348
94. De l'Arche ou confrérie des Gandhiens d'Occident .....	349
95. Des éléments d'une économie non violente .....	350
96. Éléments d'une autorité non violente .....	351
97. Des éléments d'une justice non violente .....	352
98. Des rapports de l'Ordre avec le monde .....	353
99. Des quatre Fêtes .....	353
100. Éléments de réconciliation religieuse .....	354
101. Éléments d'une réconciliation politique .....	354
102. Des sept vœux des Compagnons .....	355

A C H E V É  
D'IMPRIMER



S U R L E S  
P R E S S E S D' A U B I N  
L I G U G É ( V I E N N E )  
L E 2 0 N O V .  
1 9 5 9

## LES QUATRE FLÉAUX

●

Notre civilisation, à son tour, est au bord de l'abîme. Ne serait-il pas temps de se demander quelle est la cause profonde de ce continuel échec des civilisations qui, les unes après les autres, ont été anéanties par ces quatre fléaux : la guerre, la sédition, la misère, la servitude.

Selon Lanza del Vasto, dont on n'a pas oublié le *Commentaire de l'Évangile*, la clef de la réponse se trouve au Livre sacré.

Mais la pensée de Gandhi apporte, elle aussi, une réponse, et nous savons maintenant, même en Occident, que la non-violence a fait la preuve de son efficacité.

Car il existe un remède et, dans ce nouveau livre, souvent terrible mais d'une lecture toujours attachante, Lanza del Vasto, tout en nous interdisant les faciles illusions, nous met en garde contre le désespoir, qui est, lui aussi, une facilité.

●

*Du même auteur :*

COMMENTAIRE DE L'ÉVANGILE

---

LE CHIFFRE DES CHOSES  
poésie

---

LE PÈLERINAGE AUX SOURCES

---

PRINCIPES ET PRÉCEPTES  
DU RETOUR A L'ÉVIDENCE

---

VINOBA OU LE NOUVEAU PÈLERINAGE

●

DENOËL

1.400 fr. + T. L.  
14 NF